

## Journal de l'échec d'une éducation par le journal \*

Le *Journal d'éducation* que je viens de découvrir à la Bibliothèque municipale de Grenoble donne un exemple presque parfait d'une situation à double journal : celui de l'éducateur et celui de l'élève. Presque, car il nous manque, pour des raisons qu'on va découvrir, de pouvoir lire le texte du journal de l'élève. Disons-le tout de suite : cette tentative d'éducation par le journal fut un échec complet. Si l'échec nous prive de la possibilité de lire le journal de l'élève, il fut l'occasion de porter à leur sommet les facultés d'introspection et de délibération du maître et, malgré les inévitables redites, elles font de son journal un document curieux et passionnant.

Il se présente sous la forme de cinq cahiers cousus, 262 pages, tenus pendant un peu plus de quatre mois, du 29 janvier au 4 juin 1795. Tenus par qui ? On n'en sait rien. Le premier cahier est intitulé *Journal d'éducation*, les suivants *Suite de mon journal d'éducation*, mais l'auteur ne se nomme pas. Les cahiers se trouvaient dans la masse des papiers de Servan (1737-1807), magistrat grenoblois (auteur, entre autres, de célèbres *Réflexions sur les Confessions de Jean-Jacques Rousseau*), mais ils ne sont pas de lui. La personne qui, au XIX<sup>e</sup> siècle, acquit ces papiers les soupçonnait d'être de M. de Portets, le principal éditeur des œuvres de Servan. L'auteur, en tout cas, est un homme d'âge (« Je suis dans l'âge où l'on revient difficilement sur ses pas », 10 mars, et il parle de ses « cheveux blancs », 19 mai). C'est la première éducation qu'il fait : il y met, on va le voir, le zèle et la méthode d'un néophyte, et même si cette expérience est un échec, il y voit une occasion, dit-il, de « profiter de ce temps pour me former à cet état que les circonstances peuvent très bien me forcer à suivre » (18 avril).

En effet, les temps sont troublés. Cette éducation se passe en 1795 à Lausanne, dans les milieux de l'émigration. Notre homme, lui-même émigré et sans ressources, a accepté de prendre en charge l'éducation d'un jeune garçon de seize ans (il ne donne pas son prénom, l'appelle toujours « mon jeune élève »), fils d'une dame Vincent, veuve, dont le mari est mort, semble-t-il, pendant les troubles de Lyon. Mais comme il avait pris la précaution de mettre une partie de sa fortune à l'abri en Angleterre, sa veuve et son fils mènent une vie aisée. Tout irait bien si ce fils très chéri, loin de rendre à sa mère l'affection qu'elle lui porte, n'affichait à son égard la plus grande froideur, et ne se trouvait sous l'influence de son oncle, un frère de son père, religieux semble-t-il. L'oncle et la mère se détestent. L'éducateur, engagé par la mère, a pris le parti de celle-ci. L'oncle ne vit pas à Lausanne. Du 17 au 19 mars, quand il y passera pour deux jours, il enverra son domestique chercher son neveu sans prendre contact avec l'éducateur, qui avait pourtant eu la courtoisie de le consulter par lettre, en février, sur les difficultés qu'il rencontrait avec son élève. C'est sur ce terrain miné que notre homme fait son tardif apprentissage de pédagogue. D'ailleurs, n'est-il pas trop tard des deux côtés ? À seize ans, tout n'est-il pas joué pour un adolescent, peut-on renverser la vapeur ? Aimable, bavard, paresseux, distrait et de plus dévot, le jeune élève n'aura aucun mal à opposer son inertie au zèle méthodique de son trop sérieux précepteur. Très vite, celui-ci envisagera de démissionner, mais son sens du devoir fera traîner quatre mois l'agonie de leur relation.

Pédagogue improvisé, notre homme est cultivé : il enseigne à son élève les mathématiques, le latin et l'anglais, lui fait lire du Montaigne, envisage de compléter sa propre culture en sciences naturelles pour transformer leurs promenades en cours de botanique. L'acquéreur des manuscrits lui reproche d'« écrire l'orthographe d'une manière

---

\* Inédit

indigne ». Vers 1795, ce n'était pas encore un handicap. Plus gênante, sur le plan pratique, m'a paru son écriture rapide, enchaînée, écrasée, qui rend difficile une lecture cursive : pour suivre le fil du texte, il faut s'astreindre à transcrire. Je ne l'ai encore fait qu'en partie. Je ne donnerai donc ici qu'une première exploration, en essayant moins de suivre le détail d'une aventure calamiteuse que de dégager les traits principaux de cette pédagogie par le journal.

Cette pédagogie suit-elle un modèle ? Jamais notre homme ne fait allusion à une source, une autorité, un précédent quelconque ; mais jamais non plus il ne se comporte en inventeur. Il parle de ce qu'il fait, ou veut faire, avec son élève, comme si c'était chose courante. S'il innove, c'est très naturellement, en apportant quelques retouches à des pratiques déjà ordinaires.

On pourra juger de son sérieux, et de la nécessité où il se sent de fixer à son propre journal un objet et des règles, en lisant, en tête de son journal, ce programme aux accents rousseauiens :

J'entreprends la tâche sans doute la plus difficile, mais je la regarde comme une partie de mes devoirs, et pour un honnête homme ce mot suffit.

Je m'impose donc à moi-même la loi d'observer et même d'écrire jour par jour, heure par heure, et de moment en moment tout ce que dira de vrai ou de faux, ce que fera de bien ou de mal l'élève dont on a mis l'esprit, le cœur et le bonheur en dépôt dans mes mains.

De ce travail pénible et délicat il résultera une espèce d'image complète de mon jeune élève. Je le consulterai pour retrouver et reconnaître son naturel dans certaines occasions et pour discerner et marquer ses progrès en d'autres.

Un jour viendra que je pourrai présenter cette image à lui-même et qu'il éprouvera peut-être le doux plaisir de se sentir meilleur.

Une première loi dans ce journal sera la vérité. La seconde sera l'indulgence et bien plus d'exactitude à relever les qualités que les défauts ; enfin la 3<sup>ème</sup> loi la plus sacrée sera notre utilité commune, celle de mon élève en le corrigeant par moi et la mienne en me corrigeant pour lui et même par lui.

Résumons : d'abord il s'agira d'un vrai journal, non d'une chronique récapitulative tenue de loin en loin. Du 29 janvier au 4 juin, sa note quotidienne détaille chaque journée du matin au soir. Une seule interruption, du 5 au 8 mars, parce qu'il quitte son élève pour aller à Genève passer « deux jours des plus agréables de ma vie dans les bras de Camille ». Nous n'en saurons pas plus. Tout ce qui ne concerne pas directement l'élève est hors champ : il ne mentionne ses autres activités que dans la mesure où, perturbant son programme pédagogique, elles lui sont occasion de négliger ses devoirs et de battre sa coulpe. Nous savons qu'il a à Lausanne un frère parce qu'il a avec lui une conversation concernant son élève (16 mars) et deux autres sur la situation politique et ses conséquences (5 avril, 2 mai). Il lui arrive de s'excuser comme d'une digression d'un développement sévère sur l'éducation donnée par le père (6 février), parce qu'il espère un jour la faire lire à son élève.

Ce préambule fixe le programme du journal de l'éducateur en définissant les trois mêmes points qu'on verra plus loin mentionnés pour le journal de l'élève : la périodicité (« jour par jour, heure par heure »), l'objet, le but. L'objet, c'est l'élève, dont il faut établir un portrait complet, et la pédagogie, dont il faut mesurer les résultats. Quant au but, c'est l'action : comme le livre de bord d'un bateau, le journal d'éducation permet de suivre la ligne définie, et d'évaluer le travail fait, aussi bien pour le pédagogue que, in fine, pour l'élève, auquel le maître pourra un jour faire lire son journal. On verra plus loin le côté chimérique de ce dernier point : très rapidement, il va devenir impossible au maître de penser ouvrir à son élève un texte aussi négatif. Mais il ne pourra s'empêcher de lui asséner directement par oral des mercuriales équivalentes qu'il consignera en détail dans son journal.

Car ce préambule prévoyait tout, sauf l'échec : une pédagogie aussi méthodique ne permet d'envisager, même si c'est avec un prudent « peut-être », que le succès. Mais son dernier paragraphe est impressionnant de bonne volonté et de réalisme. Trois règles : vérité, indulgence, utilité commune. L'impressionnant est que le maître envisage d'apprendre lui-même au contact de son élève et de corriger sa pédagogie à l'épreuve des faits.

On aura remarqué que le préambule ne parle pas encore de faire tenir un journal à l'élève. Est-ce parce que cette mesure n'apparaîtra nécessaire qu'au terme d'une première période d'observation ?

En prenant pour critères les étapes de la pédagogie du journal, telles qu'elles apparaissent dans le journal de l'éducateur, je vais diviser ces quatre mois en cinq périodes, que je me permettrai d'appeler « rounds », puisqu'il s'agit d'une sorte de match d'où notre pédagogie sortira « K.-O. ».

### **Premier round (29 janvier-14 février) : observation**

Dès le premier jour, il dresse un portrait de son élève. Selon son principe de bienveillance, il le juge « franc, aimable et ouvert, de la vivacité, de la gaîté », etc., lui trouve de la sensibilité, puisqu'il a paru triste de quitter son oncle, mais s'interroge un peu sur la froideur qu'il montre vis-à-vis de sa mère. Cette bienveillance ne résistera pas à quelques jours de vie commune. Il va le découvrir paresseux, intellectuellement distrait, incapable de se concentrer sur une idée ou un raisonnement, affectivement sec, égoïste, indifférent et inattentif aux autres. La faute en est à l'éducation qu'il a reçue, celle d'un oisif et d'un privilégié, à l'ancienne mode, alors que le monde nouveau jugera les hommes non selon leur rang et leur fortune, mais selon leurs capacités. Certes, dans la suite, on verra le maître plusieurs fois troublé, se demandant s'il a bien compris son élève, s'il ne le juge pas trop sévèrement, s'il n'a pas une part de responsabilité dans leurs mauvaises relations. Homme de devoir, mais personnalité tourmentée et pédagogue maladroit, il s'interrogera souvent sur les fautes qu'il a commises : impatience, trop grande « vivacité » (il doit perdre son contrôle) ; laisser-aller, négligence (il n'est pas assez strict et régulier) ; pédantisme ; sévérité contre-productive (on le verra à l'œuvre dans ses « scènes » de reproche qui tombent dans le vide). Mais il surmontera toujours ces crises de doute, et il quittera son élève sur une impression tout à fait négative.

Au début, il manœuvre « habilement » pour gagner sa confiance :

Quant à ma conduite vis-à-vis de mon élève, persuadé que je ne pourrai agir avec quelques succès sur lui et avec lui qu'autant que j'aurai pu gagner sa confiance intime et une partie de son amitié, je dois donc ne me compromettre d'aucune manière vis-à-vis de lui, ne lui montrer que l'intérêt qui me guide, son bonheur, mettre beaucoup d'égalité dans ma conduite et mes manières et songer que toute l'étude du jeune homme, fondée sur son intérêt, étant de connaître les personnes qui l'entourent et saisir leur faiblesse pour s'en servir à son profit et les dominer, il est intéressant de former de bonne heure une opinion favorable et dans la tête et dans le cœur de mon élève à mon égard. J'aime donc mieux qu'il me juge trop froid que trop empressé et que tous mes soins soient de lui prouver que mon véritable but est de perfectionner son cœur, de diriger sa sensibilité vers le bien et rectifier son jugement plutôt encore que de cultiver son esprit. Un homme bien fait peut se passer de parure. [4 février].

Mais une semaine après, les résultats sont minces : « Je crois faire peu de progrès dans son esprit » (12 février). Pour avoir prise sur lui, il faut changer de méthode : il n'y a plus qu'une solution, lui faire commencer son journal.

Je ne dois plus perdre un moment pour lui faire commencer son journal, ce ne sera que par ce moyen que je parviendrai à recueillir un peu ses idées et à mieux juger sa portée. Mais je n'ai point assez de fermeté et de suite dans mes projets, la volonté y est toujours, mais les moyens me manquent sans cesse. C'est donc à moi seul que je dois reprocher peut-être le peu de progrès que nous avons fait jusqu'à présent vers le bien. Ne perdons donc notre but, l'*utile* et le *bon*, et dès demain commençons le journal de mon élève. [12 février]

La première personne du pluriel montre bien qu'il va s'agir d'une aventure à deux. Le 13 février, sans avoir encore eu le temps d'aborder la question avec son élève, il prend une première mesure d'emploi du temps, et de bonnes résolutions :

Nous voilà j'espère enfin arrangés de manière à pouvoir nous mettre au travail à huit heures, et par conséquent à nous lever à peu près à sept, ce qui me paraît d'assez bonne heure et pour l'âge de mon élève et pour la saison. J'espère de même, d'après la parole que je me donne à moi-même, de ne plus perdre un moment non seulement pour l'observer, mais pour agir. [13 février]

Le lendemain, ses affaires particulières l'empêchent encore de passer à l'acte. Mais il note de nouveau ce qu'il doit réformer chez son élève : son ton si décidé, son opiniâtreté, la hauteur avec laquelle il parle et le peu d'attention qu'il accorde aux observations de sa mère. Le journal aura donc aussi cela pour mission :

J'espère toujours que notre journal sera un des moyens les plus puissants pour opérer ces changements. Il serait difficile, en lui retraçant ses devoirs et ses obligations, qu'il ne sente pas combien il est loin de remplir toutes les siennes envers sa mère. Mais comment, et de quoi me flatter tant que je n'aurai pas sa confiance ? [14 février]

Au terme de ce premier round d'observation, l'idée de faire tenir son journal à l'élève semble une solution de désespoir, à laquelle le pédagogue ne croit qu'à moitié, mais qu'il se doit d'essayer. Les trois buts principaux de ce journal ont été par lui évoqués : le contrôle de l'emploi du temps (« dans une vie si courte, dans un âge dont dépendent toutes les bonnes ou mauvaises habitudes de la vie, on doit sans doute se reprocher tous les moments perdus », 4 février), l'amélioration de la concentration intellectuelle (« recueillir un peu ses idées », 12 février) et la réforme du comportement (14 février). Nous sommes à la veille du jour J.

## **Deuxième round (15-24 février) : préparatifs**

C'est enfin le 15 février.

Je lui ai aussi reparlé de la nécessité de commencer son journal et du but qu'il devait se proposer dans cette entreprise. Je l'ai engagé à se recueillir tous les soirs pour se rappeler sa journée et pouvoir l'écrire le matin en se levant. Je dirais toujours de lui la même chose, c'est qu'il est d'une insouciance désespérante, n'aimant absolument que lui, indifférent à tout le reste, dissipé par caractère et appliqué par habitude.

Ce n'est pas encore le vrai départ du journal, mais le début de sa *préparation*. La base de la pratique est posée : un exercice de mémoire chaque soir, sans écriture ; puis un passage à l'écriture le lendemain matin. Pourquoi procéder en deux temps ? Parce que deux fois valent mieux qu'une ? Parce qu'on est fatigué le soir, plus frais le matin, et que la nuit porte conseil ? La vraie raison, qui n'est pas explicitée ici, est qu'écrire le matin transforme le bilan de la veille en un programme immédiatement applicable aujourd'hui.

Le journal n'est pas un simple exercice de mémoire : il ne s'agit pas seulement de « se rappeler sa journée », mais de la comparer à ce qu'elle aurait dû être. Ce qui suppose un

modèle, un jugement, et débouche sur un programme d'action. Tenir un journal demande donc une préparation : l'explicitation des buts poursuivis, des règles de comportement à suivre et éventuellement la fixation d'un horaire ou d'un calendrier. C'est seulement une fois ce cadre fixé que le journal pourra démarrer. Ce travail de préparation va prendre dix jours, il sera laborieux, aboutira à un résultat décourageant pour l'éducateur. Il semble surtout s'agir de faire produire à l'élève des discours généraux, même si parfois l'éducateur parle du « plan » de ce journal (21 février). Rien à voir avec la construction d'un système de rubriques, comme plus tard dans les livrets de Marc-Antoine Jullien. L'éducateur cherche juste à faire expliciter et assumer par l'élève les différents objectifs qu'il a fixés, lui, à son éducation. Du 17 au 24 février, on va pouvoir suivre ci-dessous sur une semaine entière la manière dont il s'y prend – et dont il tient lui-même méticuleusement son journal (je ne donne, chaque fois, qu'un bref extrait).

Mon élève a enfin commencé ce matin son journal par le développement de ses idées sur ses études et le but qu'il s'y propose. J'ai été obligé de le conduire par la main dans le commencement de ce travail si nouveau pour lui, il ne saisit que quelques anneaux de la chaîne que je lui ai présentée. Mais nullement accoutumé à réfléchir et encore moins à écrire ses idées, ce premier essai a dû lui coûter. Aussi j'ai loué de tout mon cœur cet essai tout imparfait qu'il pût être, je veux l'engager à continuer cette espèce d'analyse du but de ses études et lui faire parcourir toutes les différentes branches des sciences qu'il pourra embrasser pour développer le but d'utilité qu'il compte en retirer et j'attendrai qu'il ait fini ce petit ouvrage pour lui faire faire jour par jour la revue de ses journées. [17 février]

Mon élève a continué ce matin son journal, c'est-à-dire le développement de ses idées sur le véritable but de ses études, il a écrit deux notes sur la religion, mais bon dieu comme il est loin de l'envisager, cette religion si sublime, sous son véritable point de vue, toujours attaché à ses prêtres dont il a été environné pendant deux mois et toujours plein de ses petites pratiques de dévotion, il ne sait l'envisager que sous ce point de vue, et ce malheur est d'autant plus grand que par mon état même je suis l'être qui peut le moins le ramener aux vrais principes en la lui faisant envisager dans toute son étendue, au lieu de l'envisager par parties. [18 février]

Cette journée commence à me faire espérer qu'avec le temps nous pourrions remplir passablement nos moments et peut-être en retirer quelque fruit. Nous voilà déjà assez bien accoutumés à nous mettre à l'ouvrage à huit heures. Il a commencé notre journée par une heure de recueillement sur notre journal. J'espère que dans peu de temps cette heure sera employée à recueillir ce que nous aurons appris de plus intéressant la veille pour l'insérer dans son portefeuille et ensuite à écrire dans son journal ce que nous aurons pu faire de bien ou de mal. [19 février]

Mon élève, nullement accoutumé jusqu'à présent à réfléchir sur l'objet qui l'occupe ainsi qu'à écrire ses idées, éprouve un embarras bien naturel à cet âge, surtout dans une matière si éloignée de tout ce qui l'a occupé jusqu'à présent et qui oblige de la liaison dans les idées ; aussi son journal avance-t-il bien peu, mais comme il n'en est pas moins occupé à cet objet-là pendant une heure, c'est tout ce que je puis désirer dans ce moment. Il faut d'abord accoutumer l'esprit à l'attention, et pour cela la fixer peu à peu sur un seul objet, avant d'espérer pouvoir en tirer des aperçus justes et des jugements sains. De toutes les facultés de l'homme, celles de l'attention et de la réflexion sont les plus rares et exigent le plus d'habitude et se perdent le plus facilement. [20 février]

Mon jeune élève a continué à travailler au plan de son journal. Il ne ressort aucune idée de cette tête, mais il saisit assez bien celles qu'on lui présente et la tournure de ses phrases a en général de la netteté. Mais il a toutes les peines du monde à se recueillir et suivre une idée, parce que rien n'est encore lié dans cette tête. En général l'habitude de la dissipation et de la

distraction font qu'il ne se met au travail qu'avec la plus grande peine et s'en détourne avec une facilité incroyable. [21 février]

J'imagine que cette lenteur dans tout ce qu'il fait alliée avec tant de vivacité apparente tient au peu d'ordre qu'il y a encore dans ses idées. Une fois que je lui aurai fait aimer l'étude, une fois qu'il pourra voir et comparer à l'aide de son journal le temps qu'il perd, j'espère qu'il en sentira mieux le prix et qu'il mettra plus d'ordre dans ce qu'il fait. [22 février]

Voici deux ou trois jours que nous négligeons un peu et où nous avons fait fort peu de choses, c'est surtout à moi de me reprocher de ne point mettre assez de fermeté dans ma conduite et assez de suite dans mes plans. Dès aujourd'hui je me promets d'employer tous les moyens qui sont en mon pouvoir pour hâter le moment où nous pourrions nous rendre compte jour par jour de ce que nous aurons fait. Notre journal qui devait être prêt pour aujourd'hui le sera à peine pour après-demain ; ce n'est guère que de ce moment-là que j'oserai me flatter de quelque succès heureux, si je ne me trompe pas dans mon calcul. [23 février]

Il a enfin fini aujourd'hui le plan de son journal. [24 février]

Reconnaissons à notre pédagogue une indécourageable bonne volonté. Mais le suspense de cette préparation à rallonges ne durera guère...

### **Troisième round (25 février-10 mars) : panne au démarrage**

Non, il n'osera pas longtemps se « flatter de quelque succès heureux », et nous devinons que ce n'est pas grande perte pour nous que le journal de l'élève n'ait pas été conservé.

Nous avons fait encore peu de choses aujourd'hui et je vois avec peine que notre journal ne peut encore nous être d'aucun profit puisque, occupé aujourd'hui à cet objet pendant plus d'une heure mais distrait à chaque instant par des riens, il a à peine écrit une phrase. [25 février]

Il a enfin commencé dans son journal l'examen de la journée de la veille et quoique fait assez légèrement, je ne regarde pas moins comme un très grand avantage ce commencement. Tous mes soins doivent être à le lui faire continuer avec soin. Il a écrit deux mots sur la nécessité de donner des bons exemples, tirés d'un discours de Massillon. Une longue leçon de mathématiques a achevé notre matinée. [27 février]

Je dois veiller à ce que mon élève se distraie moins facilement dans les moments où il s'occupe de son journal, il a passé plus d'une heure pour écrire en 4 lignes ce qu'il avait fait la veille. Ce que j'en ai lu me prouve qu'il a besoin de rentrer en lui-même, pour mieux sentir le fruit qu'il doit retirer de son temps, et de la société, pour se corriger de ses petits défauts. [28 février]

Le 1<sup>er</sup> mars, rien. Le 2, paresseux, l'élève « a à peine pu s'occuper un instant de son journal et avec beaucoup de négligence ». À la limite, il faudrait un « journal de la tenue du journal » pour sensibiliser l'élève à l'indigence et l'inutilité de sa pratique : c'est la fonction du journal du maître... Mais comme il n'est plus question que celui-ci ouvre à son élève ses notes quotidiennes, il devra trouver un autre moteur de secours pour faire redémarrer un journal qui n'a jamais vraiment démarré. Du 5 au 8 mars, il fait un petit voyage à Genève, et au retour trouve son élève encore plus froid que d'habitude. Il l'interroge pour savoir s'il a bien continué son journal : « il a fait son journal qu'il m'a dit avoir continué depuis mon départ, mais comme je ne peux pas le voir, j'ignore ce qu'il y met et ce qu'il peut valoir »

(10 mars). Pourquoi ne peut-il pas le voir ? C'est sans doute une décision de l'élève, que le maître n'ose transgresser. Mais d'après ce qu'il a vu du journal au début, il devine bien qu'il n'est qu'un simulacre. De plus, un journal bien tenu devrait, selon lui, amener vite une amélioration sensible de la conduite et des relations : il n'en voit aucune. Tout indique que le journal est une corvée bâclée. Que faire ?

#### Quatrième round (11-22 mars) : sermons

Il va gronder, sermonner. La pratique du journal devait décharger le précepteur de sa fonction de surveillance, en l'intériorisant chez l'élève. Les remontrances de vive voix qu'il va faire à son élève signeront donc doublement son échec : échec de l'éducation elle-même – il lui fait les mêmes reproches qu'au début, sans avoir avancé d'un pas – et échec de sa pédagogie, puisqu'il renonce à la persuasion et à la délégation pour revenir brutalement au discours traditionnel du reproche et de l'autorité. À trois reprises, le 13, le 15 et le 22 mars, il fait à son élève de grandes scènes. Chaque fois, il s'y prépare la veille ou l'avant-veille dans son journal, en faisant une répétition générale de ce qu'il va lui dire, pour se donner du moral et se chauffer. Et chaque fois, la scène faite, il se la rejoue dans son journal en la racontant. Ces trois scènes font donc l'objet de six entrées. Chaque fois il reproche à son élève non seulement sa conduite générale, mais l'échec de son journal. Chaque fois, enfin, après quelques simagrées, le résultat est le même, c'est-à-dire nul. La répétition à l'identique de ces scènes leur ôte tout efficacité, et éteint sans doute le peu de considération que l'élève avait pour son précepteur.

On va lire à la suite ses six morceaux de bravoure, qui ont pour unique fonction de « soulager son cœur », comme il le dit le 13 mars. Revenons au préambule : le précepteur est-il, comme prévu, en train de « se corriger pour son élève et même par lui » ? Son journal lui sert-il vraiment à améliorer sa pédagogie ? Comme les scènes elles-mêmes, il lui sert surtout à vivre moins douloureusement son échec et à conserver sa propre estime. Les autres pages du mois de mars sont par ailleurs pleines de réflexions négatives sur ses capacités de pédagogue – il ne s'épargne pas. D'autre part, il vit du 17 au 19 mars une épreuve amère pour son amour-propre, et qui l'aurait discrédité aux yeux de son élève, si ce n'était déjà fait : l'oncle Vincent lui inflige un camouflet cinglant en s'abstenant de l'informer de sa présence à Lausanne et en envoyant chercher son neveu sans l'en prévenir – comme s'il n'existait pas. Les scènes qu'il fait à son élève lui rappellent qu'il existe, qu'il n'est pas content, et qu'il a raison de ne pas l'être, même si elles ne font qu'aggraver le désastre qu'elles constatent.

[Scène 1, 11-13 mars]

Je me promets donc de profiter du premier moment pour lui demander comment il peut remplir son journal et le but que nous nous sommes proposés, *l'utile et le bon*, d'une manière un peu satisfaisante pour lui, comment il peut se rendre compte avec quelque satisfaction le matin de ce qu'il a fait de bon la veille et si dans ses devoirs il ne fait pas entrer d'abord quelque étude sur la religion dont il ne me parle point, ensuite les prévenances, les soins, les égards, les caresses vis-à-vis de sa mère, les attentions aimables vis-à-vis des personnes qu'il voit, et surtout Mr de Boulot, la confiance vis-à-vis de moi, et enfin moins de bavardages inutiles dans ses discours. Tout cela fait d'assez longs chapitres à traiter, mais fort difficiles vis-à-vis de quelqu'un qui n'a que la vertu de conter, sans jamais montrer celle qui vous engage à la confiance et à lui parler le langage du cœur et du sentiment. [11 mars]

J'ai enfin parlé aujourd'hui avec mon élève de manière à soulager un peu mon cœur fatigué de s'occuper autant à remplir un des premiers devoirs de ma place. J'ai demandé à mon élève s'il se rappelait bien le but de son journal, qui était d'examiner tout ce qu'il

apprenait d'utile et faisait de bon, si, dans cet examen, satisfait peut-être de la manière dont il employait son temps pour l'étude, il l'était de même de son cœur, s'il voyait sans peine le froid glacé de tout ce qui l'entourait et s'il ne s'apercevait d'aucune différence dans nos manières vis-à-vis de lui. Je lui ai parlé longuement sur ce sujet, je lui ai reproché son peu de confiance vis-à-vis de moi, lui ai montré le désir que j'avais d'abandonner une tâche pareille, sans qu'il ait daigné me dire un seul mot. Quelques larmes qui ont coulé de ses yeux ont semblé soulager entièrement son cœur du poids dont je venais de le charger. Le moment d'après, le domestique est venu le coiffer, il fut mis à chanter et perdit le reste de sa journée. Il a montré plus de confiance et plus de bavardage que jamais. [13 mars]

[Scène 2, 14-16 mars]

Je dois me rappeler que je me suis promis d'observer mon élève dans tous les moments du jour et par conséquent moi-même je dois donc lui demander pour ainsi dire et le forcer à se rendre compte de tout ce qu'il aura vu et entendu et observé et pour cela il faut lui faire sentir qu'il doit profiter de tout pour son instruction, sonder la portée dans chacun, un bouvier, un maçon, un passant, il faut emprunter de chacun selon sa marchandise, car tout fait un ouvrage, la sottise même et faiblesse d'autrui fera son instruction. D'après cela, il ne sera plus en société qu'il ne cherche à en tirer parti pour son instruction, et il enregistra lui-même sur son journal toutes les observations qu'il aura faites. Il ne peut point perdre le goût de ses interrogations, ce sera le moyen de les rendre plus intéressantes en les rappelant sans cesse à son but et lui faisant sentir que toute question inutile l'en éloigne. [14 mars]

Ce soir rentré chez moi presque au moment de souper et ces jeunes gens s'étant retirés, j'ai eu une longue conversation avec mon élève sur l'emploi de son temps, le but que je m'étais proposé dans son éducation, le fruit que j'avais espéré de son journal et le peu de rapport qu'il y avait entre ces projets et leur effet, je l'ai interrogé sur ce que nous avions fait depuis près de deux mois pour notre bonheur commun et quelle autre acquisition il croyait avoir fait que celle de quelques mots sans aucun changement dans sa manière d'être. Je lui ai demandé de même s'il croyait avoir rempli le but de son journal en y inscrivant dans deux lignes jour par jour la quantité d'heures qu'il avait travaillé et celles où il n'avait rien fait, quel était le but de son journal et si ce ne devait pas être pour lui un tableau dans lequel il pût consulter jour par jour les changements qu'il pouvait apercevoir chez lui. Je lui ai demandé comment il m'était possible de faire quelque chose pour son bien lorsqu'il était sans aucune confiance en moi et que depuis près de deux mois il n'avait pas daigné me donner la moindre marque. Je l'ai pris du côté de la religion et je lui ai demandé s'il pensait vraiment que le jour du dimanche fût un jour qui dût être employé à la dissipation et aux jeux et si c'était à moi de lui rappeler de tels principes, surtout dans un moment où il se proposait à s'aller confesser. Mais à quoi a abouti tout cela, à ne pas obtenir la plus petite réponse, à ne le voir frappé que de ce qui avait trait à la religion, insensible au moins à l'extérieur sur tout ce que j'ai pu lui dire qui regardait notre manière d'être ensemble. Il n'en a été ce soir ni moins confiant ni moins à son aise chez sa mère et il a cru avoir tout réparé en m'avançant avec soin une chaise et en voulant plier ma serviette à table. Semblable aux jeunes chiens qui se couchent quand on les bat et qui recommencent le moment d'après la même folie pour laquelle on vient de les frapper. Heureux au moins s'il en avait le sentiment. [15 mars]

Ce matin, il a fait plus longuement son journal, probablement d'après notre conversation d'hier soir ; mais j'ignore complètement ce qu'il a écrit et quelles sont ses idées ; ce qui m'a paru, c'est que je ne lui ai vu ni hier soir ni aujourd'hui cette espèce de timidité ou de crainte qui paraît la suite du sentiment de ses fautes et de l'envie de n'y pas retomber, sa confiance a été entière et son air ainsi que ses propos les mêmes qu'auparavant. [16 mars]



[Scène 3, 21-22 mars]

Je dois lui dire que j'exige qu'il me rende compte des moments qu'il aura passés loin de moi et de tous les moments que nous aurons passés ensemble ; je dois lui faire sentir qu'il ne se doute pas encore du vrai but de son journal ; je dois lui rappeler pour la millième fois son entêtement, son peu d'attention pour sa mère [...]. [21 mars]

À coup sûr, ce ne sera pas la journée d'aujourd'hui dont je pourrai me louer dans ce journal. Elle a été perdue toute entière, sans que je puisse compter sur une seule heure employée utilement, et si j'en excepte celle que mon élève a passée devant son journal, bien plus distrait de tous les objets qui l'environnaient que de son journal, il a passé une heure à écrire encore 4 lignes. J'ai profité de cette occasion pour lui rappeler ce que je lui avais déjà dit, c'est que le but de notre journal était absolument perdu par la manière même dont il le fait ; je lui ai dit d'en relire le plan, et de voir en quoi nous l'avions suivi, je lui ai demandé si c'était en 4 lignes qu'on pouvait se rendre compte d'une journée, de tout ce qu'on n'avait pas fait et de tout ce qu'on aurait dû faire ; je lui ai observé que ce journal étant une espèce de miroir, par la manière dont il le faisait il n'y verrait jamais que ses xxxxx et nullement ses traits. Je lui ai demandé de le relire, à la fin de chaque semaine ce qu'il avait écrit tous les jours, afin de pouvoir recueillir et ses fautes et ses projets de réforme pour en composer au commencement de chaque semaine une espèce de prospectus pour la semaine. Je lui ai demandé de nouveau ce que nous avons gagné depuis deux mois que nous sommes ensemble, pour le cœur, s'il le croyait meilleur et avait gagné du côté de vertus morales et de celles qui peuvent être propres à l'état quelconque qu'il embrassera. S'il était plus attentif et plus caressant auprès de sa mère, s'il était plus occupé des autres dans la société, s'il aimait sincèrement ses camarades, s'il était prêt à leur témoigner ses sentiments par le sacrifice de ce qui pouvait leur faire plaisir [...]. Comme toutes nos connaissances doivent avoir un but d'utilité, je lui ai demandé ce qu'il avait gagné pour la conduite de sa vie, d'abord s'il était devenu plus défiant sur ses sentiments, plus circonspect dans ce qu'il dit, plus attentif à ce que les autres pouvaient dire d'intéressant. Je lui ai encore demandé ce que j'avais gagné sur lui. Mais tout cela, sans réponse, ne me laisse que l'ennui et la peine de prêcher au désert, et en effet il a été tout aussi distrait l'après-midi, uniquement occupé d'une partie de basse (quoiqu'il ait bien promis le dimanche précédent dans son journal de passer une partie du suivant dans le recueillement). [22 mars]

### **Cinquième round (23 mars-4 juin) : service minimum**

J'ai (sans doute trop longuement !) cité ces scènes de remontrances parce que, autant que les entrées du deuxième round, elles permettent de récapituler les fonctions d'un journal idéal. Celui-ci doit contrôler l'exécution matérielle de l'emploi du temps, mais aussi, sur le plan intellectuel, faire le bilan de ce qui a été assimilé la veille pendant les séquences d'enseignement et consigner les observations instructives qu'on a pu faire dans la vie sociale au long de la journée ; sur le plan moral, enfin, il doit servir de miroir pour s'observer soi-même et mesurer les progrès que l'on a fait dans les devoirs qu'on a vis-à-vis de soi-même, d'autrui et de Dieu.

Il va falloir en rabattre. Tout se passe comme si, à partir de la fin mars, l'éducateur, résigné, ne mettait plus la barre aussi haut et se repliait sur ce que j'appellerai un « service minimum ». D'ailleurs lui-même continue à se faire d'amers reproches sur son incapacité pédagogique et ses négligences vis-à-vis de son élève (visiblement, il a d'autres activités qui l'intéressent plus), et le 26 mars il présente à la mère sa démission, espérant qu'elle mettra fin bientôt à cette aventure. « En attendant », dit-il en parlant de son élève, « je dois m'occuper à ne tourmenter ni son repos, ni son bonheur et à mettre beaucoup plus de douceur dans mes observations et de prévenance dans mes manières ».

Pour cela, il se replie sur le minimum : veiller à ce que chaque matin, une heure soit consacrée au journal, et accepter que celui-ci se réduise à la notation sommaire de l'emploi du temps. Le 8 avril, il s'essaie, avec mélancolie, à faire le portrait d'une journée-type de son élève, et voici le résultat :

La lenteur de mon élève dans tout ce qu'il fait est cause que nos journées s'écoulent sans qu'il fasse presque aucun profit. Sa paresse à se lever lui fait d'abord perdre une heure de la matinée très précieuse. Éveillé à 7 heures du matin, rien de plus rare que de le voir à l'ouvrage à huit, il prend alors son journal, mais avant qu'il ait pensé aux deux seules lignes insignifiantes qu'il y écrit chaque jour, qu'il ait taillé sa plume et fermé son cahier, son déjeuner arrive, on le coiffe, enfin il est dix heures sans qu'il ait rien fait. Cette heure est celle de notre leçon de mathématiques qui dure jusqu'à midi ; il est assez simple qu'après deux heures d'application il ait un peu de repos, le dîner arrive donc sans qu'on ait rien fait ; une séance chez sa mère après le dîner, une assez longue promenade ensuite nous remplissent une partie de nos après-dîner, que nous reste-t-il donc, une heure ou deux dans la soirée ! [8 avril]

Ce laisser-aller est dû à la mollesse de l'élève, mais aussi au découragement du maître. Le 10 mars, on l'avait vu faire, dans son journal, le plan d'une journée-type idéale qui « quoique très occupée serait cependant assez variée pour ne pas trop le dégoûter du travail ». Bien sûr, il n'est jamais passé à l'exécution. Faire un emploi du temps de la journée est la base de tous les traités de pédagogie de l'époque, qu'il s'agisse d'éducation particulière ou collective. On cherche à éviter le temps perdu, ménager les temps de repos, varier les matières. Si je puis me mêler au débat, je me suis étonné que notre éducateur ait toujours pris comme unité de base la journée, et non la semaine, qui aurait permis plus de souplesse. Peu importe, puisque ses emplois du temps sont voués à l'échec. Trois jours après le triste bilan qu'on vient de lire, il a un nouveau sursaut : il envisage de changer d'emploi du temps et d'instaurer pour son élève un nouveau rythme de tenue du journal. Voici d'abord la nouvelle grille :

Je pense qu'il faut absolument que je fasse une distribution et que je règle les heures de travail afin de pouvoir le fixer un peu à l'ouvrage. En prenant ce parti, il me semble que je pourrai le faire travailler depuis huit jusqu'à neuf heures à son journal et à son histoire romaine, depuis cette heure jusqu'à la demie le déjeuner et la toilette, de là jusque la leçon de mathématique apprendre par cœur, depuis dix heures jusqu'à midi la leçon de mathématiques, depuis midi et demie jusqu'à une heure une lecture d'agrément, à deux heures et demie jusqu'à quatre son dessin, à 4 la traduction des *Commentaires* de César, à cinq la promenade, à six et demi l'anglais, à sept et demie l'extrait de notre leçon de mathématiques et ensuite la leçon de physique. Tel serait le plan que je me proposerais de suivre, mais que je crois d'avance ne pas pouvoir remplir tant qu'il y aura peu de bonne volonté et de ressort de la part de mon élève et de dégoût de la mienne. [11 avril]

Parallèlement, il veut rapprocher dans le temps le journal de son objet : ne plus attendre le soir ou le lendemain, mais noter tout de suite, au fur et à mesure, l'emploi de la journée. Le recul est bon pour un journal de réflexion. Pour un simple journal d'occupation ou d'observation, autant coller au temps réel, ne serait-ce que pour pouvoir redresser la barre en cours de journée :

Je dois engager mon élève à prendre son journal 2 ou 3 fois par jour pour y inscrire ce qu'il a fait et observé : peut-être que cette méthode le forcera à un peu plus de réflexions et lui fera mieux sentir le vide de ses journées et la nullité de sa vie, sans aucune observation intéressante ni sur les hommes, ni sur les choses. Je dois le ramener à cette idée qu'il ne doit jamais rien voir sans l'observer et l'observer sans en rapporter quelque fruit. [11 avril]

Une fois ce plan médité, il profite d'un jour où son élève s'est levé à huit heures et demie au lieu de sept pour lui proposer les deux réformes :

Levé à huit heures et demie, je lui ai dit que je sentais que son journal lui devenait profondément inutile, puisque notre temps était toujours également perdu, que par conséquent je le priais désormais de le faire différemment et de ne plus écrire le matin la journée de la veille, mais l'emploi même des heures de la journée, qu'en conséquence je lui demandais d'indiquer lui-même la quantité d'heures de travail qu'il voulait s'imposer à lui-même dans une journée de 15 heures. Nous avons fixé ensemble notre journée à huit heures de travail. D'après cela, j'imagine qu'il me sera plus facile de lui faire sentir jour par jour, heure par heure, le temps qu'il perd. Cette journée a été bien complètement perdue à une leçon de mathématiques et une autre d'anglais près. [15 avril]

Et il enfonce le clou les jours suivants :

Éveillé à sept heures moins un quart, il n'est venu et mis à son journal que huit heures et quart. Je lui ai répété la nécessité d'écrire son journal au moins deux fois par jour pour pouvoir mieux juger du temps qu'il perd et de celui qu'il emploie. Sans prétendre tirer aucun parti de ce jeune homme, dont l'éducation me paraît totalement manquée, je dois cependant tâcher de remplir mes moments près de lui, et surtout tâcher de profiter de ce temps pour me former moi-même à cet état que les circonstances peuvent très bien me forcer à suivre. D'après cela je dois recueillir tous mes soins, toutes mes connaissances et mes idées sur cet objet. [18 avril]

Ce matin il ne fut mis au travail que huit heures et demie. Je veux absolument lui faire compter aujourd'hui tous les moments de travail pour voir où nous en sommes à la fin de la journée. [20 avril]

En même temps qu'il se livre à cet acharnement pédagogique sur une exigence minimum (la mesure du temps de travail), il cherche à améliorer le rythme de la journée en introduisant le matin de sept heures et demie à neuf une promenade : « Cette promenade, aussi utile qu'agréable, lui rendrait peut-être le travail de la matinée et plus facile et plus utile » (18 avril). Ce n'était peut-être pas une mauvaise idée, à en juger par sa propre réaction le jour du premier essai :

Nous avons été promener à huit heures mon élève et moi, mon élève a étudié par cœur pendant environ une demi-heure. Nous avons lu quelque peu du premier chapitre de Montaigne, sur les différents moyens qui nous font arriver à la même fin. Cette promenade m'a fait grand plaisir et me donne plus de courage pour le travail. Je sens en tout un bien-être et une espèce d'équilibre que je ne perçois pas ordinairement. J'imagine qu'il en doit être de même de mon élève et son ton plus ouvert semble me l'annoncer. Qu'est-ce donc que notre caractère, nos qualités et nos défauts si ce n'est un équilibre plus ou moins parfait dans la santé, un jeu plus facile dans la mécanique de notre corps ? Quelle étrange machine que l'homme ! [21 avril]

Hélas ! le ton plus ouvert de son élève ne le rend pas moins paresseux, et tout continue comme avant. Le 4<sup>ème</sup> cahier, le 23 avril, commence par un nouveau constat d'échec total :

Je commence toutes mes journées par la même question et je peux toujours y répondre de la même manière. Qu'ai-je fait la veille pour mon élève, et avec lui, qu'a-t-il fait à son tour et pour lui et pour moi. *Rien*, ou si peu de chose qu'il ne m'est pas permis de le compter. Mon élève, sans doute accoutumé à peu de travail, a un tel goût pour le plaisir et la dissipation qu'un rien le distrait et que j'ai toutes les peines du monde à le fixer. La matinée serait presque le seul moment où il serait plus facile de le recueillir : sa paresse, ses prières, sa toilette et son

déjeuner grâce à son peu de volonté la remplissent presque en entier. L'après-midi est occupée par le dessin, et la soirée, après la distraction de l'après-midi, ou la fatigue des promenades, il est si peu à lui qu'il bâille à chaque instant et que tout livre lui tombe des mains. J'imagine que je dois garder notre leçon d'anglais pour l'avant-souper, et la réserver pour notre dernière heure parce qu'elle exige moins d'attention et que cette espèce d'étude où le plaisir de surmonter les difficultés lui donne quelque courage aura plus d'attrait pour lui que la physique à laquelle il n'est point encore assez attaché pour y trouver beaucoup de plaisir. [23 avril]

Que s'est-il passé entre ce 23 avril, et le 4 juin, jour où notre homme rend définitivement son tablier ? On pourrait répondre comme lui : *Rien*, tant son journal semble tourner dans un cercle pathétique de répétitions stériles et d'oscillations périodiques.

Répétitions stériles : les injonctions qu'il se fait à lui-même de dresser un plan de la journée et de s'y tenir. Finalement, le 25 mai, il dressera un plan strict, avec huit heures de travail par jour, plan analogue à tous ceux qu'il a déjà esquissés et jamais appliqués, et il en établira une version « à la première personne » destinée à être dictée à son élève. Sans cesse, il se répète à lui-même que son élève devrait noter « heure par heure », plusieurs fois au cours de la journée, l'emploi de son temps. Chaque dimanche, chaque fin de mois, son élève devrait comparer ce qui a été fait au programme idéal, etc. Il se le répète à lui-même faute d'obtenir, par les répétitions qu'il en fait à son élève, le moindre résultat. Parfois, et c'est pathétique, il imagine que son élève pourrait se servir du journal pour digérer son expérience, faire de fines analyses psychologiques dont il tirerait des conclusions morales. Par exemple, on avait prévu une partie de plaisir à la campagne, que le mauvais temps a rendu impossible : « Il faut que je lui demande d'écrire dans son journal ses sensations, et la cause de son regret, sur quoi était fondé le plaisir de cette partie et enfin les réflexions que ce petit contretemps peut lui suggérer » (23 avril). Quelle belle page poétique et stoïcienne à l'horizon ! Hélas, le journal réel de l'élève est d'une platitude et d'une pauvreté affligeantes : « Au lieu de tout cela, il ne comprend jusqu'à présent que quelques notes qui ne signifient rien, et c'est bien plutôt le détail de ses heures de travail que le tableau de ses sentiments et de sa conduite et du fruit de ses études » (14 mai).

Oscillations périodiques : il y a régulièrement des scènes épouvantables entre le fils et la mère, qui poussent notre homme à la démission. Et puis des embellies, qui lui redonnent espoir. Le 11 mai, l'élève est charmant ! « D'après le petit développement que j'ai perçu chez lui, et l'espérance de plus, je me sens quelque attrait à continuer cette éducation ». L'intérêt matériel n'y est pas pour rien : s'il démissionne, il est au chômage, sans le sou. Mais il y a aussi une sorte d'amour-propre professionnel : il aimerait réussir ce qu'il a entrepris, ne pas partir au milieu d'un gâchis. Il restera tiraillé jusqu'au bout, d'autant plus que sa conscience morale l'amène souvent à s'accuser de l'échec de cette éducation.

Quel dommage qu'il n'ait pu donner son journal à lire à son élève ! Ce journal est un vrai modèle : pas une journée n'est sautée ; chaque jour est détaillé du matin au soir ; heure par heure ; le journal est systématiquement relu, les conduites analysées et évaluées sans complaisance. Il épingle ses erreurs de comportement (9 mai : trop de sévérité en public envers son élève ; 14 mai : une douceur excessive, qui tourne à la faiblesse), de programme (17 mai : trop de mathématiques, pas assez de religion), etc. Il avoue ses fautes : lui aussi, il néglige parfois les devoirs de sa charge pour s'adonner à ses passions (il fabrique des feux d'artifice), et dans un élan d'honnêteté et de pédagogie, il envisage même « de faire inscrire à mon élève cette journée comme entièrement perdue par ma faute » (9 mai) ! Mais il va plus loin, se laissant aller à des aveux qui débordent nettement le cadre d'un journal d'éducation, et qu'il n'aurait certes jamais communiqués à son élève. Le 19 mai, il s'accuse, lui, vieux barbon à cheveux blancs, lui, qui a une amie (Camille) à qui il se doit tout entier, d'avoir pendant le dîner fait la cour à une femme « qui en a déjà aimé mille autres » et qui n'a aucune raison de

faire cas de lui... « Quelle folie, ô quelle folie, et que je devrais me faire honte à moi-même de tant de folie et de vanité. Je ne puis trouver un seul motif pour me justifier, j'en trouve mille pour m'accuser... ».

Laissons-le à ses remords. Au début de juin, nouveau conflit entre l'élève et sa mère, et cette fois il décide de rendre son tablier.

À l'introduction, qui fixait de manière optimiste les règles d'écriture du journal, correspond une conclusion qui tire un bilan pessimiste de l'aventure racontée.

J'éprouve en quittant cette éducation un mélange de sentiments difficiles peut-être à bien discerner, d'abord l'habitude toujours très puissante sur moi, ensuite un certain attachement que je ne romps qu'avec peine, quoique tout m'en fasse un devoir, ma vanité humiliée de quitter un poste où j'avais cru trouver plus de facilité et pour lequel je me croyais peut-être plus de moyens, l'idée de retourner chez moi [illisible], celle d'être fort embarrassé peut-être pour vivre, le [illisible], un ensemble plus facile à concevoir peut-être qu'à analyser. D'un autre côté, je ne puis pas me dissimuler que je m'étais donné une tâche bien pénible et que je suis heureux de pouvoir recouvrer ma liberté. Ainsi ces sentiments se balancent et me font croire que la peine sera courte et que bientôt je ne sentirai plus que le prix de ce que j'ai gagné. [4 juin]

Ce mot de la fin n'en est pas un. Un nouveau paragraphe, commençant par « Pendant que... », est resté sans suite. Nous ne saurons jamais ce qu'il avait encore à dire, ni pourquoi il ne l'a pas dit, ni comment lui et son élève se sont quittés.

À ceci près, ce journal est un document achevé et passionnant. Il dessine en creux ce que pourrait être une éducation par le journal, contrepartie réaliste de l'utopie proposée par Marc-Antoine Jullien. Il donne en plein un exemple admirable de journal d'éducation. Si la tenue du journal n'a pas permis à l'éducateur de trouver une solution à ses difficultés, c'est peut-être qu'il n'y en avait pas. Il y a quelque chose de tragique et de beau dans l'énergie et l'honnêteté qu'il met à trouver son chemin dans cette « mission impossible ». Les rares journaux d'éducation que nous connaissons sont le fait de parents qui ont suivi avec amour leur enfant depuis sa naissance. Rien à voir avec cette situation « à l'ancienne » d'un précepteur qui hérite d'un adolescent éduqué par d'autres, et tombe au milieu d'un conflit de famille qui le dépasse. Son journal obéit à l'engagement de vérité pris au début. À défaut de lui avoir inspiré une solution, il lui a permis de supporter cette épreuve et d'en dresser un compte rendu instructif pour lui, et pour d'autres. En tout cas, nous le voyons sans cesse faire lui-même ce qu'il a conseillé à son élève le 22 mars : relire chaque semaine « afin de pouvoir recueillir et ses fautes et ses projets de réforme pour en composer au commencement de chaque semaine une espèce de prospectus pour la semaine ». Le manuscrit porte des traces de relecture, et sur la couverture du troisième cahier on peut lire : « Revu ».

\*

## BIBLIOGRAPHIE

*Journal d'éducation*, 5 cahiers, Bibliothèque municipale de Grenoble, Ms 90545.

Cahier 1, 68 p., 29 janvier-4 mars 1795

Cahier 2, 48 p., 9 mars-25 mars 1795

Cahier 3, 64 p., 25 mars-23 avril 1795

Cahier 4, 64 p., 23 avril-24 mai 1795

Cahier 5, 36 p. (dont seulement 18 utilisées), 24 mai-4 juin 1795.

\*